

## Le slam en questions Entrevue avec des slameurs

---

Number 171, 2014

La poésie hors du livre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71224ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

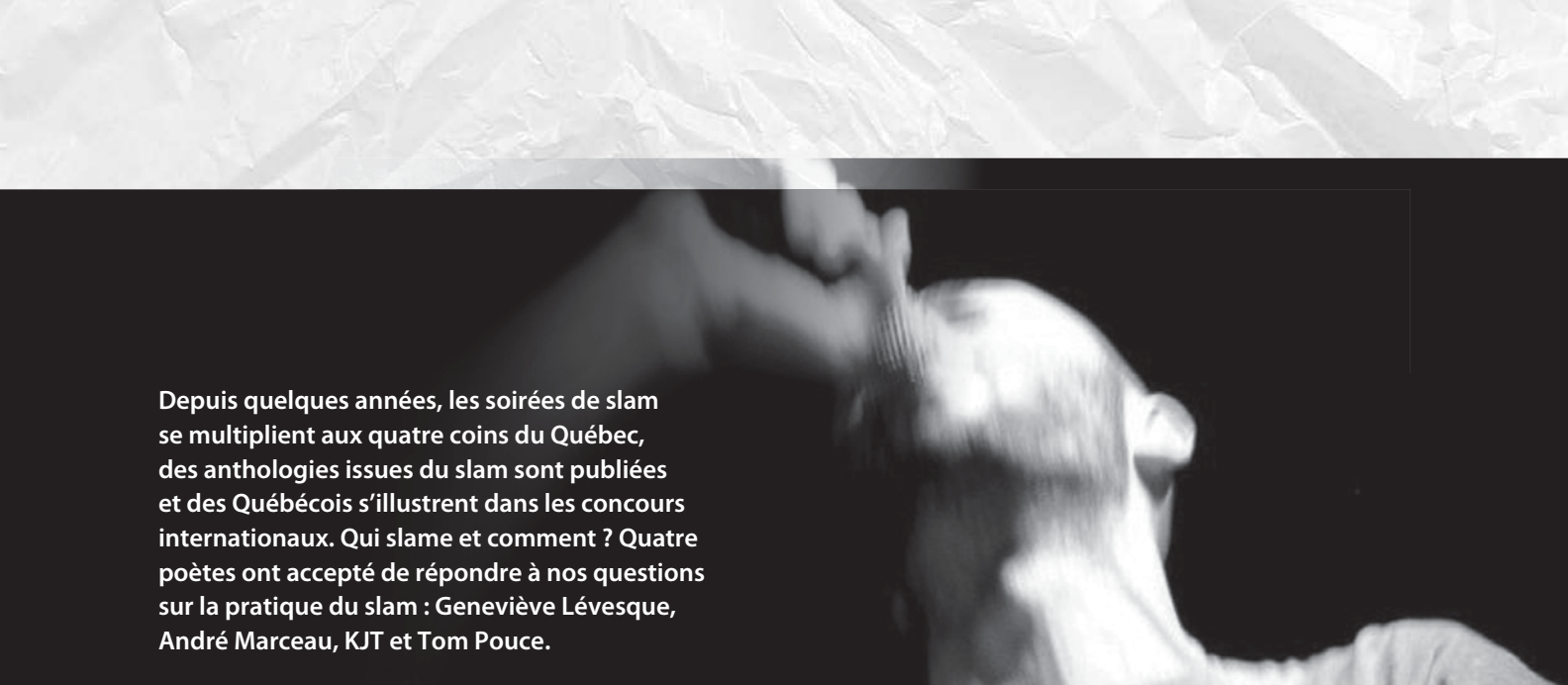
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

(2014). Le slam en questions : entrevue avec des slameurs. *Québec français*, (171), 60–64.



Depuis quelques années, les soirées de slam se multiplient aux quatre coins du Québec, des anthologies issues du slam sont publiées et des Québécois s'illustrent dans les concours internationaux. Qui slame et comment ? Quatre poètes ont accepté de répondre à nos questions sur la pratique du slam : Geneviève Lévesque, André Marceau, KJT et Tom Pouce.

## Le slam en questions

### Comment le slam est-il venu à vous ?

#### Quelle a été votre première impression ?

**Geneviève Lévesque** — J'ai découvert depuis longtemps que j'aime lire de la poésie à haute voix et que j'ai la capacité de rendre un texte poétique vivant sur scène. Lors du lancement de mon second recueil de poésie, *2* (Cornac, 2010), j'ai entendu pour la première fois le mot « slam ». J'ai eu aussitôt après la démonstration de ce type de poésie quand Annie Beaulac est montée sur scène et a dit quelques-uns de ses textes avec un enthousiasme et une simplicité qui m'ont saisie. Quand elle m'a dit par la suite que je serais la bienvenue dans les soirées de slam, que j'aurais peut-être du talent pour en faire moi-même, j'étais tiraillée entre l'anxiété et la curiosité, voire l'intérêt pour ce qui m'est immédiatement apparu comme une poésie sociale parlante, se rendant accessible aux gens, un élan qui est depuis longtemps essentiel à ma pratique.

**André Marceau** — Je pratiquais la poésie bien avant de connaître l'existence du slam.

Depuis la seconde moitié des années 1990, j'avais développé une forme extra-livresque de la poésie (notamment de la poésie orale, de la poésie performée, de la poésie sonore et de la poésie audio), que je désigne sous le vocable « poésie vivante ».

Au début des années 2000, j'ai entendu vaguement parlé du slam de poésie. Qui est une forme de joute orale. Vers 2005, j'avais eu une conversation avec Ily à ce sujet, lors d'une soirée de poésie. C'est en 2006 qu'il m'a approché pour m'inviter à créer une équipe à Québec, tandis que lui en créait une à Montréal. Ainsi, avec deux équipes, une ligue québécoise (francophone) a pu voir le jour à la saison 2006-2007.

Mais avant d'accepter, je voulais voir une joute. Car, au départ, j'étais plutôt perplexe et même réticent, à cause de l'aspect compétitif. Je me disais qu'on vit dans un monde de compétition et qu'on pourrait, au moins, en épargner la poésie. En voyant la façon dont se déroule une joute, l'absence de prétention qu'on y retrouve, ainsi que son caractère ludique, voire iconoclaste, je fus convaincu de me lancer dans cette aventure. Cependant, il faut admettre honnêtement qu'avec le temps l'aspect compétitif finit par nous rattraper. Ça

prend beaucoup d'importance – notamment, les slameurs victorieux acquièrent un prestige disproportionné. Étant donné l'esprit du slam, son contexte et son déroulement, l'évaluation des slameurs est franchement aléatoire et non rigoureuse. C'est voulu ainsi, puisque le but du slam, c'est de donner le show de poésie que les gens dans la salle souhaitent qu'on leur présente.

Il me faut préciser que mon expérience en slam se situe surtout du côté de l'organisation et de l'animation (je suis slammestre) que de celle du slameur. J'ai participé en tant que slameur à quelques compétitions seulement (moins d'une dizaine), tandis que j'en ai organisé près d'une centaine.

**KJT** — La poésie fait partie de la vie en général, j'aurais de la difficulté à mettre le doigt sur le premier moment où j'ai été en contact avec le slam. Ma discipline est le rap à la base, alors j'ai aimé jouer avec les mots, leur sens et leur rythmique bien avant de savoir ce qu'était le slam. Je peux vous assurer par contre que j'ai été charmé par la puissance de l'énergie qu'un slam peut transmettre.

**Tom Pouce** — Le slam est arrivé dans ma vie sans prévenir, à un moment où, sans m'en douter un seul instant, j'en avais terriblement besoin. Je vivais un moment très difficile et je me suis retrouvé, un peu par hasard, à la finale de slam 2009, au café-bar l'AgitéE à Québec. C'était ma première soirée slam à vie ; ce soir-là, j'ai eu la chance d'être choisi en tant que juge parmi le public. Ma première impression fut la suivante : je devais en faire, moi aussi. Et je devais faire partie de la compétition (j'étais très compétitif, il y a quelques années !).

### Quelle liberté le slam donne-t-il au poète ?

#### Est-ce au contraire une forme de contrainte ?

**Geneviève Lévesque** — Contrainte et liberté vont de pair en slam. Au départ, les contraintes, issues en droite ligne des règles de la compétition : un texte qui doit pouvoir se dire en trois minutes, maximum, et qui doit intéresser au plus haut point un public lui-même intéressé par le dire des slameurs ; donc, un certain choix de thèmes privilégiés liés à mon avis à la poésie sociale ; un certain choix de rythmes adaptés au dire sur scène, un dire qui cherche à

**Au slam, tout le monde a le droit de parole... de même que le droit de réponse. Une liberté d'expression particulière règne lors de ces soirées : la censure n'est pas concrètement régie ou établie, elle se crée d'elle-même selon les normes sociales et les convictions des différents publics auxquels les slameurs s'exposent lors de telles soirées. (TOM POUCE)**

« attraper » le public par la manche et à l'entraîner avec soi, donc des rythmes entraînants, parfois même essoufflants ; une utilisation possible, peut-être souhaitée, des jeux de sonorités et de langage, dont la rime, l'allitération, l'humour ou du moins l'ironie ; et le grand avantage communicatif que possède le slameur qui dit son texte de mémoire au lieu de mettre la feuille entre le public et lui. À l'intérieur de ces contraintes étroitement liées au genre de la poésie orale (pensons à l'épopée, au conte, à la chanson à répondre...) s'étend toute la liberté du slameur et de la slameuse. Le jeu, ici, est à la fois d'entrer et de sortir, d'aller et de venir entre les limites imposées et au-delà d'elles. La poésie n'a que les barrières qu'elle choisit... Et elle ne les accepte jamais que pour un temps. C'est pourquoi slamer, c'est slalomer au milieu des nombreuses contraintes, tomber souvent sans doute (dépasser le temps... oublier son texte... faire des scores déplorables... échapper le micro ???), mais toujours se raccrocher aux gens qui écoutent, à l'équipe des slameurs qui s'encouragent et se commentent entre eux, oser l'interdit, le thème qui, on le sait, aura une réception douteuse ou le niveau de langue franchement littéraire, plus difficilement accessible, oser la différence aussi, le texte qui frappera en terme de nouveauté par rapport à ce que les habitués des soirées de slam nous ont entendus livrer jusque-là... Oui, le slameur ou la slameuse sachant slamer slalome entre les sommes d'obstacles qui l'assomment et le ou la somment de s'asseoir... Pour très bientôt se relever.

**André Marceau** — Le slam accorde au poète la liberté de recourir à la narration et au discours, d'employer des procédés littéraires estimés désuets dans le monde de la poésie et tant d'autres choses qu'on rejette avec trop d'aisance, sous prétexte de pureté ou sous l'impératif d'innover. Le slameur peut – et surtout doit – faire valoir ses talents d'interprétations (de jeux) pour rendre ses textes sous leurs meilleurs attraits.

Puisqu'il faut plaire pour gagner des points ; et puisque chaque prestation est soumise à une évaluation en direct devant tout le monde, un certain formatage finit par s'imposer. Ces conditions ont par ailleurs tendance à décourager les poètes dont le talent se situe exclusivement dans la poésie et qui se débrouillent mal dans les arts de la scène ; ou encore ceux qui ne veulent renoncer à la recherche fondamentale dans leur travail d'écriture. La séduction du public demeure l'élément clé du slam de poésie : chaque concurrent tente de séduire les spectateurs, ce qui donne en bout de ligne le spectacle le plus séduisant. La poésie est ainsi associée au plaisir dans l'esprit de beaucoup de gens qui n'y voyaient qu'une discipline rébarbative. Lame à double tranchant, cependant, car de l'autre côté on risque de voir disparaître la poésie elle-même au sein du slam, la volonté de faire voir autrement cédant le pas à celle de plaire.

**KJT** — La principale contrainte dans le slam, c'est le temps. Autrement, la poésie diversifiée bat son plein, il n'y a pas de thème imposé ni de mots spécifiques à utiliser. Par dessus-tout, il n'y a pas de censure, et les gens sont libres d'adhérer ou non à vos propos. Le slam donne au poète la liberté de monter sur le podium ou de se casser la gueule. Seul le slameur se contraint lui-même. En compétition, le slameur ne peut pas improviser de texte.

**Tom Pouce** — Le slam donne au poète la liberté d'être lui-même. Même si le slam s'incline naturellement vers la séduction du public, plaire au grand nombre demeure malgré tout optionnel à mes yeux, ce qui n'est pas entièrement le cas dans le milieu artistique québécois en général ; même en ce qui concerne l'*underground* artistique, des exigences fixes et minimales, au niveau des contraintes de création, sont souvent nécessaires. Le slam, pour sa part, ne cherche à prime abord ni la rentabilité financière ni la séduction commerciale. Ultimement, lors d'une soirée slam, n'importe qui pourrait monter sur scène et user du trois minutes qui lui est imparti afin de réciter un texte violent et complètement déplacé. Tant et aussi longtemps qu'il assume la principale contrainte artistique du slam (à mon avis) : la réception du public. Au slam, tout le monde a le droit de parole... de même que le droit de réponse. Une liberté d'expression particulière règne lors de ces soirées : la censure n'est pas concrètement régie ou établie, elle se crée d'elle-même selon les normes sociales et les convictions des différents publics auxquels les slameurs s'exposent lors de telles soirées. Par conséquent, notre slameur à la plume agressive devra assumer la réponse de la masse de spectateurs à l'égard de ses textes extrêmement provocateurs et cette réponse pourra s'avérer très négative.

### Quelles sont vos influences artistiques ?

#### Comment sont-elles récupérées par le slam ?

**Geneviève Lévesque** — Je me réclame du surréalisme, d'une certaine poésie narrative à la Henri Michaux, du mythe aussi, ce mode de compréhension ancien de l'univers qui nous habite plus qu'on veut l'admettre. En général, ce qui fait sortir du rationalisme et qui fait entrer dans la pensée humaine, riche d'impressions, d'émotions, d'inconscient, de mémoire, de langage, d'images et de mystère, m'attire et m'inspire. J'aime tant Henri Bosco, romancier français que j'ai étudié dans ma thèse de doctorat, que Roland Giguère, grand surréaliste québécois, tant Anne Hébert que le théâtre d'Eugène Ionesco... Dans le slam, je cherche à faire décoller l'auditeur ou l'auditrice du réel que l'on connaît, pour le faire entrer dans un monde que j'impose, d'une certaine manière, comme le fait Boris Vian dans *L'écume des jours* : je postule les règles du jeu, j'introduis une certaine incertitude par rapport aux règles habituelles, je fais voir le monde sous une nouvelle couleur, un nouveau point de vue, puis je ramène cet univers plus ou moins décalé à un réel qui n'est alors plus si plat que l'on pensait, si j'ai réussi mon coup. Car on y revient avec un « plus » de réflexion, de recul, de critique ou de rêve qui n'y était pas au départ et un « plus », également, du point de vue de l'utilisation poétique de la langue, elle aussi décollée du réel pendant un temps, pendant, disons... un peu moins de trois minutes, mais dont il reste un écho dans la pensée du spectateur – j'allais dire du rêveur.

**André Marceau** — Le slam n'est pas un genre ou une forme de poésie, mais un contexte compétitif de présentation de la poésie orale. D'ailleurs, on n'y retrouve pas seulement de la poésie, car dans un match on peut également compter parmi les slameurs : des conteurs, des humoristes et des auteurs-compositeurs interprètes (dont des rappers). Comme il s'agit de joutes, le slam peut

La rythmique et l'euphonie touchent l'inconscient, contribuent à transmettre l'indicible dans le texte, et le supporte quant au sens. D'une phrase à l'autre, il y a un perpétuel jeu entre les sens et les sons. Tous concourent au texte, à ce qu'il communique aux spectateurs. (ANDRÉ MARCEAU)

recupérer toutes les formes et genres de l'oralité, pourvu que ce soit présenté sans costume, sans accessoire, sans accompagnement musical. On peut y chanter, mais *a capella*.

Parmi mes poèmes et textes, ceux qui conviennent le mieux au slam et que j'emploie le plus souvent, prennent la forme d'un discours ou d'un monologue. Ils ont été écrits spécifiquement pour l'oralité, dans l'esprit du mouvement Oulipo (OUvroir de Littérature POTentielle), qui voulait rétablir la contrainte dans l'écriture. Chaque poème de cette vaine répond à un programme, un projet, où j'ai imaginé une contrainte d'écriture, choisie en fonction de son impact rythmique et euphonique et à laquelle je dois me plier tout au long de l'écriture du texte. C'est le cas de « Tic tac toc », des « Permutations sur je t'aime », de « À ses dix donc ben longs et doux doigts », de « La mine du mâle... » Ces exercices d'écriture contraignants s'avèrent aussi contraignants pour leur émission orale, donnant un défi à la diction, à l'expression et à la mémoire. Souvent contraignante, aussi, pour leur audition, ce qui est un défi supplémentaire dans un slam.

**KJT** — Mon influence principale est la musique, plus précisément le rap. Qu'il vienne d'ici ou d'ailleurs. Ça se répercute à travers ma manière d'écrire, qui est très technique dans les rimes à plusieurs syllabes. Mon approche de la chute est aussi souvent basée sur le format *punchline* qui, j'imagine, peut sonner « rap » à l'oreille de quelqu'un qui n'y est pas habitué. Mes influences viennent également de tous les horizons, que ce soit pour formuler une idée ou harmoniser les sons qui s'en dégagent.

**Tom Pouce** — Je travaille la musicalité des mots depuis le secondaire, période de ma vie au cours de laquelle j'écoutais principalement de la musique *metal* (*nu metal*, *death metal* et tous les dérivés possibles), du punk, du rock alternatif, bref, toute forme de musique qui pouvait m'aider à canaliser mes énergies négatives. À 16-17 ans, j'entretenais un blog Internet sur lequel je vomissais une panoplie de courts textes à messages haineux pour me défouler de toute la frustration éprouvée en raison de l'intimidation que je subissais durant l'adolescence. Progressivement, ces textes se sont mis à rimer, à adopter un certain rythme pour, finalement, progresser en de véritables chansons qu'il m'aurait été possible d'interpréter accompagné de ma guitare électrique (je jouais beaucoup de guitare) si j'en avais eu le temps ; le blog fut en effet supprimé en raison de ses propos outranciers, ce qui n'a fait qu'attiser ma colère intérieure et mon sentiment d'oppression. De la musique violente, j'ai donc retenu la nécessité de dire quelque chose à tout prix, de faire sortir mon agressivité par l'entremise des mots plutôt que par celle des poings. Par la suite, au cégep, j'ai eu le loisir de découvrir la musique rap (Eminem, Tech N9ne, Tupac, etc.) et, plus précisément, la possibilité de travailler la musicalité et le potentiel phonétique contenus dans les mots eux-mêmes (multisyllabisme, rimes internes, etc.). Enfin, c'est à l'université que j'ai découvert, avec le théâtre, les multiples variantes de l'écriture poétique (écriture automatique, dadaïsme, surréalisme, etc.) ainsi qu'un éventail d'auteurs extrêmement inspirants tels que Gauvreau, par exemple. Aujourd'hui, j'essaie de m'inspirer de tout ce que je lis, vois, crée, vis, ressens, et ce, peu importe la forme que l'art emprunte pour m'éblouir et me toucher. L'écriture

poétique québécoise mérite d'être décloisonnée de la simple littérature et, à mon avis, le slam représente une excellente ouverture possible à cette poésie. Enfin, mon inspiration la plus importante (et, paradoxalement, celle que je conteste parfois le plus, artistiquement parlant) est sans aucun doute la panoplie de slameurs que je rencontre lors des soirées slam.

### Comment situez-vous votre pratique par rapport aux traditions littéraires et musicales ?

**Geneviève Lévesque** — Ma pratique s'enracine dans la littérature orale : épopée, conte, légende, mythe, chanson... Il ne faut pas oublier que la poésie et le roman étaient au départ chantés et ne constituaient même qu'un seul genre, narratif mais aussi rimé et rythmé, pour aider la mémoire des diseurs comme la reconnaissance sonore de l'auditoire. Le hip-hop est ce qui se rapproche le plus du slam en musique présentement, je crois. Plusieurs slameurs à Québec proviennent d'ailleurs de ce milieu musical foisonnant. Quant à moi, ce serait plutôt à mes années de piano classique que je relierais mon sens du rythme et des sonorités.

**André Marceau** — Mon travail d'écriture, même celui destiné aux compétitions de slam, demeure du côté de la recherche et de l'avant-garde plutôt que du côté de l'art populaire. Et ce, malgré que le cadre propre du slam tend à encourager le dernier.

Comme je le mentionnais dans les points plus haut, le slam s'exécute sans accessoire et sans instrument de musique.

La musique est omniprésente dans mes textes voués au slam ; elle se situe dans les mots et le rythme des phrases, elle relève de l'euphonie, bien davantage que de notes de musique.

La rythmique et l'euphonie touchent l'inconscient, contribuent à transmettre l'indicible dans le texte, et le supporte quant au sens. D'une phrase à l'autre, il y a un perpétuel jeu entre les sens et les sons. Tous concourent au texte, à ce qu'il communique aux spectateurs.

**KJT** — Selon moi un slam prend vie une fois qu'il est mis en bouche. Un slam sur papier n'a pas l'impact d'une prestation sur scène. Je considère que c'est une forme de poésie moderne, qui est à mi-chemin entre la musique et la littérature étant donné la musicalité des mots utilisés.

**Tom Pouce** — Comme je l'ai mentionné précédemment, je considère que le slam permet à la poésie de s'émanciper du carcan littéraire en frayant avec d'autres formes artistiques. Le slam étant encore une branche plutôt jeune de la littérature, il demeure pour l'instant très enraciné à celle-ci. J'essaie par conséquent d'ouvrir mon slam à la musicalité des mots et des sens, de même qu'à la théâtralité possible du texte récité. De plus, certaines œuvres davantage plastiques sont elles aussi extrêmement inspirantes pour le slam, telles que le cubisme, le futurisme, la performance et bien d'autres (nous n'en sommes pas encore à explorer l'ensemble des avenues possibles, malheureusement). Néanmoins, si je m'intéresse beaucoup aux métissages interdisciplinaires devenus possibles grâce à la poésie slamée, je demeure, à l'origine, un littéraire... et il est évident que, pour l'instant, ma pratique possède comme point d'ancrage la littérature. Pour l'instant.

**J'ai des choses à dire que je suis seule à pouvoir dire, puisque j'ai ma vision unique du monde, ma perception des choses et des situations qui m'est propre, ma pensée qui fonctionne à partir de mes expériences, de mes soucis et de mes obsessions.** (GENEVIÈVE LÉVESQUE)

### **Quelle place occupe l'écriture dans votre processus de création ?**

**Geneviève Lévesque** — L'écriture est centrale dans mon processus de création, mais j'écris mes textes de slam autrement que mes textes destinés à être lus, comme j'écris autrement, d'ailleurs, une conférence que je dois livrer devant public ou la préparation d'un atelier de création littéraire. Écrire un texte qui sera dit exige pour moi d'entendre le texte, de sentir sa pulsation à l'oral, directement au moment où je l'écris. Je le dis dans ma tête, ou même tout haut, et c'est seulement quand je me mets à lire le texte à haute voix en le scandant et en le rythmant convenablement que je me rends vraiment compte s'il « fonctionne » ou non. Je modifie d'ailleurs énormément mes textes à slamer quand je les répète et les apprends par cœur, parce que c'est alors, au milieu des mots sonorisés et agis dans l'espace, que j'entre vraiment dans le texte, que je le ressens et l'habite à fond.

**André Marceau** — Elle est au centre de mon travail. Elle en est le motif et le prétexte. Le point de départ et la finalité. Rappelons qu'il est interdit d'improviser dans un slam de poésie. Les textes doivent être écrits.

**KJT** — Ça occupe la majeure partie, la première place. Bien formuler un texte et sa structure apporte le rythme que je recherche à travers un message sensé. Mon processus de création est extrêmement lent, il coule au compte-gouttes. Je remets perpétuellement en question les petits « bouts de phrase » que j'écris.

**Tom Pouce** — Elle se dispute la première place avec la musicalité des mots, et, en deuxième position, la théâtralité inhérente au texte vient secouer le tout, amener les corrections nécessaires, insuffler une âme au verbe.

### **Êtes-vous un interprète, un acteur ?**

#### **Comment jouez-vous de la voix et du corps ?**

**Geneviève Lévesque** — Non, pas une interprète ou une actrice, et pourtant si, en même temps. Je le suis, parce que je m'imprègne du texte et le laisse se dire à travers moi. Je pratique beaucoup mon ton de voix, je mets au point les silences, les accélérations et ralentissements, même mes respirations, dans certains textes très rapides où je manque de souffle... Bref, mes textes sont, en général, très travaillés à l'oral. Pourtant, je ne me vois pas comme une interprète, encore moins comme une actrice, parce que j'essaie seulement de dire clairement, avec ma voix et mon corps, ce que le texte dit déjà avec les mots. J'essaie de rendre plus clair le message, si l'on veut. Puisque je suis là, sur scène, je ne peux faire abstraction de cette présence corporelle et vocale. Ce serait un non-sens. Je les utilise plutôt au maximum de mes habiletés, comme je le peux et comme je le sens, et, surtout, je m'amuse bien et m'exprime un bon coup, sincèrement, sans restriction !

**André Marceau** — Poète davantage passionné par la recherche et l'innovation que par l'expression et la représentation, auparavant dans mes prestations publiques je m'employais à bien rendre le texte, de façon à ce qu'il soit audible et agréable à entendre, d'en rendre aussi toute la musicalité, sans plus. Je concevais le fait de

« jouer » un texte (c'est-à-dire de l'interpréter comme le ferait un acteur) comme étant une erreur, car mon but était de préserver l'ouverture du texte, de laisser l'interprétation entre les oreilles de l'auditeur, plutôt que d'orienter sa compréhension par une interprétation soutenue dans le jeu (l'expression). Le slam de poésie a eu pour effet de modifier mon opinion à ce sujet. Bien que le jeu oriente la compréhension du texte, il semble que ce soit une étape déterminante. Le but est de toucher l'auditeur. Si le texte lui a plu, il voudra le réentendre et/ou le relire, c'est alors qu'il pourra accéder à sa polysémie.

**KJT** — J'interprète mes propres textes, et pour ce faire, il faut parfois se mettre dans un certain état d'esprit pour pouvoir le rendre de manière crédible. Alors, c'est faire un monologue, sans avoir suivi aucune formation. Il peut m'arriver de chanter certaines parties, c'est une autre manière d'utiliser sa voix pour partager les mots d'autant plus que c'est permis dans les règlements ! Physiquement, j'aime me promener d'un bout à l'autre de la scène avec le micro en main, d'autres sont plutôt statiques.

**Tom Pouce** — Le fait d'avoir fait des études universitaires en théâtre ne fait pas de moi un interprète ou un acteur officiel. Néanmoins, j'essaie de travailler la modulation de la voix, l'interprétation du texte, la présence scénique et le contact avec le public selon des principes théâtraux en partie rattachés au jeu mais, principalement, à la mise en scène et à la direction de l'acteur (d'après ce que j'en connais et ce que j'en comprends). Enfin, je travaille beaucoup à incarner une sorte de personnage scénique, plus ou moins éloigné de ma personnalité réelle.

### **D'après vous, en quoi votre pratique du slam est-elle unique ? Qu'est-ce qui fait son originalité ?**

**Geneviève Lévesque** — J'ai des choses à dire que je suis seule à pouvoir dire, puisque j'ai ma vision unique du monde, ma perception des choses et des situations qui m'est propre, ma pensée qui fonctionne à partir de mes expériences, de mes soucis et de mes obsessions. Comme tout le monde... Je cherche aussi à m'ancrer dans ce que je vois et entends, dans le tissu social, dans ma perception de ce tissu social, du moins. D'un autre côté, j'ai une expérience de la poésie et même de l'étude et de l'enseignement de la création littéraire qui fait que je suis assez avancée dans ce domaine pour posséder quelques certitudes dans mon travail poétique. Et, pour couronner le tout, j'ai des idées sur l'organisation du monde et sur la direction à prendre socialement qui sont différentes des idées courantes, en retrait mais toujours en réaction par rapport à elles. Tout cela fait de mes slams une écriture-parlure qui est bien à moi, un regard très féminin, d'ailleurs, dans un monde où, me semble-t-il, les hommes commencent à aimer écouter comment les femmes perçoivent et agissent la réalité quotidienne et où les femmes aiment rencontrer d'autres dires de femmes.

**André Marceau** — Voir les questions 3, 4 et 6.

**KJT** — Ma pratique n'est pas unique, plusieurs rappers font désormais du slam. J'apporte des idées qui sont propres à moi, même si je me doute bien que la majorité des jeux de mots et des

Pour faire du slam on n'a pas besoin de diplôme ou d'expérience. Il n'y a pas d'âge requis et les nouvelles idées sont toutes les bienvenues, sans discrimination. Tu peux parler, « rapper », chanter, crier, rêver, siffler, questionner ou même sacrer si ça te plait. (KJT)

rimes de la langue française ont déjà été faits il y a bien longtemps ! Il faut tenter d'innover, parfois jouer avec l'actualité ; ce sont des moyens de créer des réactions.

**Tom Pouce** — Je ne crois pas que ma pratique du slam soit unique. En fait, il existe des slameurs dont l'écriture est plutôt similaire à la mienne, voire beaucoup plus intéressante. Lorsque j'assiste à des soirées slam, j'ai toujours l'impression que les autres slameurs sont soit plus intéressants, soit plus « uniques » que moi. Honnêtement, je ne sais pas ce qui pourrait rendre mon slam original ; je considère au contraire que je manque d'originalité, que je suis plutôt « générique » dans mon approche de l'écriture, autant sur le plan de la forme que sur celui du fond (surtout du fond). Une seule chose, cependant, que je peux affirmer avec certitude quant à la nature particulière de mon état créatif : même si, au final, cela demeure sans doute imperceptible sur scène, je sacrifie une partie importante de moi-même à l'intérieur de chacun de mes textes, que mes propos soient les miens ou ceux d'un personnage que j'adopte. Je sacrifie énormément, et sérieusement, de la confession la plus intime à la connerie la plus déplacée que je puisse déclamer sous les projecteurs. Je désire la scène comme peu de gens doivent la désirer ; je n'affirme pas cela de manière prétentieuse (je sais que ça sonne comme ça), mais il me semble que malgré toutes mes satisfactions au slam, le talent me manque tant au niveau de l'écriture que de l'interprétation théâtrale et de l'oreille musicale. Par contre, je conçois mal comment quelqu'un pourrait désirer la scène comme je la désire. Tout ce que je sais, c'est que je la désire... plus. Peut-être que tous les slameurs se disent tous ça, au fond. Mais quand je parle de « désirer la scène », je ne parle pas d'espérer toucher une forme de succès grâce à l'industrie de l'art ou d'atteindre une certaine cote de popularité au sein de l'*underground*, ni même d'en attendre un gagne-pain ; je me fous de l'industrie, de la popularité et du gagne-pain. Je laisse peser ces questions sur d'autres facettes de ma vie, mais jamais sur celle du slam. Par « désirer la scène », je parle de la nécessité viscérale de monter sur ses planches et de communiquer. Communiquer des conneries, communiquer des passions, mais communiquer ; ce qui représente déjà, à mes yeux, un défi difficilement réalisable pour la société actuelle. Alors, pour moi, tout s'arrête là.

### **Le slam peut-il « changer la vie » (Rimbaud) ? Quel espoir placez-vous en lui ?**

**Geneviève Lévesque** — Le slam porte beaucoup de mes espoirs... Il me semble que c'est une tribune extrêmement efficace, encore sous-utilisée – mais n'ayez crainte, tout cela est en développement ! – qui a le pouvoir de soulever les enthousiasmes, d'exacerber la colère, de collectiviser la pensée et de la diriger vers un idéal meilleur. Le slam est anti-capitaliste, il dépasse les frontières, il atteint les énergies dormantes et réveille les révoltes, il muselle les bien-pensants et donne la parole à la rue. C'est justement la poésie de la rue, la poésie des gens pour les gens, un créateur de lien social potentiellement très fort qui intéresse ceux qui aiment réfléchir, s'interroger et agir. Oui, je crois que le slam peut contribuer à « changer la vie », mais pas tout seul : ce sont les gens qui peuvent utiliser ce

moyen pour parler et se faire écouter de ceux qui, eux aussi, croient que la vie, le monde, a besoin de changer.

**André Marceau** — J'ignore si le slam peut « changer la vie », mais il tend à descendre la poésie de son piédestal, de la démythifier, du moins de démontrer que la création par l'écriture est à la portée de tous. L'énergie déployée au cours d'un slam de poésie, avec l'enthousiasme qui en rejaillit, constituent d'excellents agents de contagion. Le slam allume des étincelles nouvelles... qui sait à quel brasier de création elles conduiront ?

**KJT** — Pour faire du slam on n'a pas besoin de diplôme ou d'expérience. Il n'y a pas d'âge requis et les nouvelles idées sont toutes les bienvenues, sans discrimination. Tu peux parler, « rapper », chanter, crier, rêver, siffler, questionner ou même sacrer si ça te plait. Le slam peut offrir une chance de se faire des contacts et de participer à des événements parfois à l'extérieur du pays. C'est une question de partage, et à partir de là, rien n'est impossible. J'ai espoir en son honnêteté et sa sincérité. Le slam existera aussi longtemps qu'il y aura un public pour l'écouter.

**Tom Pouce** — Oui. Lorsque j'ai connu le slam, j'étais dans une période très difficile de ma vie, aux prises, entre autres, avec des pensées noires. Avec un peu de recul, le psy qui me suivait hebdomadairement au cours de cette étape plutôt destructrice de ma croissance ne me prenait pas suffisamment au sérieux. Je n'y connais pratiquement rien en psychologie et en médecine, mais malgré la maturité et le regard rétrospectif qui me gagnent au fil des années, je demeure persuadé qu'il aurait fallu me prescrire des antidépresseurs, n'importe quoi pour m'aider, parce qu'en y repensant, l'état dans lequel je me trouvais était complètement instable, flou, voire dangereux pour moi-même. Il ne me restait pour respirer, en dehors de certaines personnes de confiance, que la musique ultraviolente qui tonnait heure après heure dans mes écouteurs et mon stylo qui, au début, ne faisait qu'écrire à blanc. Ce n'est que lorsque les bons mots sont littéralement sortis du bout de mes doigts et de ma langue que la machine s'est remise en marche et, à ce jour, sa cadence ne s'arrête plus. Peu importe la qualité de l'écriture qui en découle, je sais que cette cadence est en mesure d'atteindre certaines personnes ; tout ça pour dire que je suis convaincu que si une personne utilise le slam pour se changer elle-même, elle en entraînera beaucoup d'autres à sa suite. Mais je pense qu'il faut d'abord le faire pour soi, avant de le faire pour les autres. Aussi, le slam, par l'ouverture d'esprit incroyable qu'il suppose, représente à mes yeux la voix potentielle d'un peuple. Une parole qui peut être prise, une parole qui peut être pure ou non, avec ou sans prétention, sérieuse ou dérisoire. Mais communiquer. Ce doit être pour ça que l'image d'un micro ouvert, seul, sur une scène inoccupée, m'apparaît comme absurde. Comment la timidité, à elle seule, suffit-elle à convaincre tant d'individus de ne pas monter sur scène et communiquer ? Dans l'excédent de communication puérite et abrutissante à laquelle nous soumet la presque totalité de nos médias, comment est-il possible de refuser cette chance d'attraper un micro et d'y cracher quelque chose, n'importe quoi, quelque chose d'audible ou non, de fondé ou non, devant une foule de gens massés pour cette seule raison : la communication ? \*